

PATRICK MANGEANT

AMÉDINE

Les trésors d'une vie

EdB

Introduction

*« J'ai rencontré maintes fois, tantôt humbles et éclatants,
ces moments où l'énigme fondamentale de la vie apparaît
à chacun de nous... »*

André Malraux, *Antimémoires*

Un généreux soleil couchant inonde l'interminable façade de l'hospice de femmes implanté depuis le début du XX^e siècle le long de ce boulevard bien connu des habitants de la ville et des environs. Comme chaque samedi, je longe ces beaux bâtiments chargés d'histoire, d'autant plus qu'ils ont été épargnés lors des bombardements alliés de l'été 1944. Avec mon cher père, doux, affectueux, taciturne et élégant lorsqu'il me tient solidement par la main, nous nous engouffrons une fois encore dans cet univers où le temps semble figé au cœur de ces immenses salles communes ; la longueur des poutrelles et la hauteur

des poteaux métalliques aux chapiteaux décorés forment un ensemble harmonieux qui m'impressionne sans cesse à chacune de nos visites...

Tels sont les premiers souvenirs de mon enfance concernant cette page de ma vie où se sont écrites ces visites à l'ancien hospice de Lisieux, ville où la petite Thérèse Martin – devenue sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face – va grandir auprès de son cher papa jusqu'à ce qu'elle ne parte à son tour pour rejoindre ses sœurs carmélites.

Nous apportions à chaque fois quelques petites confiseries pour l'une, quelques pierres de sucre pour l'autre, quelques biscuits pour une troisième en prenant bien soin d'informer la sœur responsable de notre distribution car les crépages de chignons étaient fréquents lorsque les plus valides s'autorisaient certaines visites approfondies dans les tiroirs des tables de chevet en métal laqué blanc.

Les années passèrent... Devenu étudiant parisien, lors d'un stage en banlieue dans un vaste établissement à orientation gérontologique qui me parut être à l'époque davantage un immense mouvoir pour personnes âgées abandonnées qu'un hôpital, j'aimais lors de mes heures de repos visiter quelques pensionnaires usés par les ans et oubliés d'un grand nombre.

Un jour, une pensionnaire attira mon attention : prostrée dans son fauteuil, les deux bras

croisés sur son ventre douloureux, ses mains cherchaient à soulager ce dernier avec peine. Sur son front, la sueur perlait tandis qu'un douloureux rictus laissait entrevoir des dents jaunies et déchaussées. Ses jambes blanches et croisées se balançaient sans cesse dans un mouvement saccadé et répétitif.

Elle s'appelait Amédine... Douloureusement, Amédine attendait, attendait.

Pourtant, il y avait bien longtemps qu'elle avait sonné ! Une employée était venue presque aussitôt, ce qui l'avait beaucoup étonnée, mais voilà, l'unique chaise percée – dite chaise-pot – de la chambre à quatre lits était occupée et il fallait attendre... Attendre, toujours attendre...

Ah ! Cette fameuse chaise-pot tant convoitée !

Ce jour-là, la situation fut vraiment trop pénible pour Amédine. Non seulement elle avait réellement très mal au ventre, mais la Charlotte, celle qui occupait en cet instant le fameux fauteuil dit d'aisance, était réputée pour s'installer sur la dite chaise, au sens strict du terme, ce qui laissait présager un fort long temps d'occupation de celle-ci...

Alors, en attendant, Amédine gémissait de plus en plus... Ce n'était pas la première fois qu'elle subissait cette attente aussi pénible qu'intime.

Les employées palliaient parfois ces difficultés en allant chercher une autre chaise dans le service voisin, mais cela ne pouvait se faire que lorsque l'infirmière chef était absente, tant elle était intransigeante sur le matériel qui en aucun cas ne devait quitter son lieu d'affectation. Or, cet après-midi-là, la « cheftaine » était là, porte du bureau entrouverte, le rideau juste relevé afin de pouvoir suivre toutes les allées et venues dans le couloir ! Aucune possibilité donc pour déplacer quoi que ce soit...

Tout à coup, un cri strident, dont l'intensité n'eut d'égal que l'ampleur des frissons qu'il généra, traversa le couloir. Une bénévole, Marie-Thérèse, présente dans la chambre voisine et arrivée en courant, découvrit Amédine avachie sur elle-même, le visage blême. Sa tête semblait avoir heurté fortement un des longerons métalliques du lit au niveau de la tempe droite, car un mince filet de sang commençait à suivre ce dernier : elle semblait sans connaissance, tant l'attente avait été insupportable.

Marie-Thérèse appela vite de l'aide, voulant briser au plus vite ce cercle de la déchéance humaine. On détacha promptement Amédine pour l'allonger délicatement sur son lit. Comme elle s'était beaucoup souillée, des manipulations supplémentaires furent nécessaires pour lui rendre

un peu de confort et de dignité, ce qui la fit geindre à nouveau.

La Charlotte, quant à elle, restait imperturbable. Elle semblait n'avoir rien vu ni rien entendu ! De fait, elle était complètement assoupie, ses deux mains serrant les poignées de la chaise à tout rompre. L'employée venue au secours d'Amédine n'y fit même pas attention, tout juste la regarda-t-elle furtivement, sans plus, habituée qu'elle était de ce genre de situation... Charlotte trônait, reine d'un jour d'un territoire tant convoité, ignorant par habitude cette horreur où croupissaient tant de pauvres grabataires n'ayant, pour certains d'entre eux, même plus la force de se plaindre.

Tel était le quotidien d'Amédine et de ses compagnes égarées dans la fuite désordonnée du temps : plus de repères, peu de sensations, peu d'affection, quelques visites toujours rapides, les douleurs en coup d'aiguille de ces vieilles articulations qui craquent, toutes ces choses du quotidien qui rendent ce dernier de plus en plus inacceptable. Au milieu d'elles, des employées, essentiellement des femmes, tiraillées entre leur désir de bien faire et la routine de cette inexorable marche vers la mort de toute cette population à laquelle elles donnaient tant et tant de tendresse lorsqu'elles n'étaient pas démotivées par de stupides tracasseries administratives ni découragées

par les décès, souvent en série, de ces petites mamies qu'elles aimaient bien...

Tel était l'univers d'Amédine, ballottée par les ans sur l'océan d'une vie n'ayant pas encore trouvé l'ultime rivage où s'éteindrait son souffle au travers de ses cheveux blancs recouvrant de façon désordonnée son visage étique et violacé...

Bien des années plus tard, dans des quartiers lexoviens dits défavorisés ou quelque peu oubliés par les autorités dans le programme de reconstruction d'après guerre, après Paris, donc, et la région parisienne, j'ai retrouvé et accompagné d'autres Amédine, en grand nombre, que ce soit à domicile ou en institution ! Voici quelques pages de la vie de plusieurs d'entre elles, regroupées sous une même personne portant ce doux prénom oublié de nos jours, mais qui, comme tant d'autres, ne manquera pas de revenir : « Amédine » Mais... Peu importent les endroits et les moments ! N'est-il pas plus important de prendre conscience qu'une famille ou une société qui isole et oublie ses anciens écrit sa propre perte ? Or, fort heureusement et depuis toujours, bien des bénévoles, croyants ou non, ont compris que cette trahison qu'est l'oubli de nos aînés représente un danger ! Toutes les civilisations ont pris soin de leurs anciens et de nos jours, cette assistance revêt nombre de formes et emprunte

une grande variété de chemins, dans le respect des convictions des uns et des autres. Ce qui reste certain, c'est que celles et ceux qui ont osé cette démarche et qui ont persévéré, quelle que soit leur motivation première, gardent un souvenir émouvant d'enthousiasme et de sincérité... Les anciens « vivent » et partagent leurs souvenirs avec générosité et spontanéité ! Chez eux, pas d'artifice, pas de condescendance, pas d'hypocrisie ! Rien que cela devrait permettre aux plus hésitants de comprendre que la rencontre renouvelée d'un frère ou d'une sœur aînés reste un des plus beaux chemins d'humanité...

Nous avons tant à apprendre d'eux...

Ils ont été ce que nous sommes... Nous deviendrons ce qu'ils sont devenus...

L'institutrice

*« Mon existence est une campagne
triste où il pleut toujours. »*

Léon Bloy

Lentement, Amédine longeait le lit de sa voisine de chambrée en s'agrippant aux barreaux pour gagner la fenêtre. Il y avait un peu plus de jour par-là, aimait-elle à répéter, aussi, tant bien que mal essayait-elle d'achever de cette façon sa nouvelle journée d'hospice, secteur des valides, près de cette clarté qu'elle repérait encore, bien qu'avec peine, au soir de sa vie.

Amédine avait eu jusque-là une vie sans histoire. Célibataire, institutrice de son état, en retraite de l'enseignement libre depuis presque vingt

ans, toute sa vie avait suivi une ligne de conduite inflexible : l'écoute attentive et imperturbable des enfants qui lui étaient confiés, moyen sans lequel, selon elle, faire leur bonheur eût été impossible. Et elle s'en était donné du mal, Amédine, pour ses enfants, oui, vraiment, beaucoup de mal ! Sans cesse prévenante à leur égard, toujours prête à guérir les petits bobos journaliers, étant disponible à toute heure, son état de vieille fille, comme l'on dit, auquel elle tenait tant, lui permettant une grande souplesse dans ses horaires, si appréciée de ses collègues. Indubitablement reportait-elle sur ses chers enfants tout l'amour qu'elle n'avait pu donner à ce jeune fiancé fauché, tel un blé mûr, lors de la bataille de l'Yser, par un éclat d'obus à la course aussi meurtrière qu'inutile.

Toujours est-il qu'elle les aimait d'un amour si fort que, parfois, dans ses oreilles maintenant flétries, résonnaient encore les cris grouillants de cette jeunesse tumultueuse s'agitant dans la cour de récréation ou sous le vieux préau...

Ce qui était formidable avec Amédine, c'était sa grande tolérance : elle acceptait tout ! Toutes les observations des parents trouvaient près d'elle bon accueil, ce qui ne l'empêchait pas de les apprécier à des niveaux de recevabilité différents, bon nombre de confidences ayant depuis